

revue de presse

La nuit nous serons semblables à nous-mêmes

Alain Giorgetti

PRESSE ÉCRITE

Page des libraires, mars 2020

Fin de nuit, sur une plage. Un tout jeune homme, Adem, attend que quelqu'un vienne le secourir, lui qui vient de gagner la terre ferme en même temps qu'il a perdu tout le reste. Tout sauf les souvenirs. Alors, au fil de secondes qui semblent durer des heures, il se souvient. Luigi, le marronnier de la cour, l'oncle Virgile, les grands-parents, le père qui voulait lutter pour un avenir libre pour ses enfants, la mère disparue sans réponse. Et surtout Sara, sa petite sœur, sa compagne pour le dangereux voyage vers Ailleurs, vers l'Autre côté. Mais, maintenant, Adem est seul sur la plage, attendant, se souvenant, osant à peine espérer. Un premier roman sur l'exil, la folie des hommes, la solitude et la mémoire, porté par une écriture belle et dense, à rebours de la tendance minimaliste. Un texte troublant et fort qui s'attache à un destin singulier, mais tend à l'universel. Car cette nuit et cette plage, c'est hier et là-bas, c'est ici et maintenant...

Marie Michaud, Librairie Gibert Joseph (Poitiers)

Les dernières nouvelles d'Alsace, 4 février 2020

« La poésie est mémoire, mémoire de l'intensité perdue. » La citation du poète, le regretté Yves Bonnefoy, introduit idéalement le premier roman d'Alain Giorgetti. Originaire de Lorraine, d'ascendance italienne, ce Strasbourgeois d'adoption est un autodidacte, un dilettante dans le bon sens du terme. Écriture, dessin, peinture, film, vidéo... De ses passions versatiles, la littérature tient la corde. Nouvelles, romans,

c'est un polygraphe contrarié car le chemin est laborieux jusqu'à la publication. Si de nombreux manuscrits sommeillent dans son ordinateur, l'un d'entre eux a trouvé une maison d'édition sérieuse. *La Nuit nous serons semblables à nous-mêmes* vient de paraître chez Alma éditeur. Le titre emprunte à la poésie de Mahmoud Darwich et encadre un texte dédié « aux morts et aux vivants, aux parents et aux enfants ». C'est de la force mythologique, des Antiques - grecs et latins - qu'Alain Giorgetti tire le souffle d'une écriture ample, dense. Homère, Ulysse mais surtout Virgile et son *Enéide* sont les pairs sur lesquels s'appuie l'auteur.

Adèm est allongé sur la plage incapable de bouger. Pour quitter son pays, il a payé très cher sa traversée. Malheureusement, l'embarcation a fait naufrage. Où sont les autres ? Qu'est devenue sa sœur, Sara, avec qui il se trouvait ? Attendant que le jour se lève et la venue peut-être des secours, il se souvient de toute son histoire. Le temps de raconter dans un long récit, au lyrisme singulier, son odyssée : le temps de l'espoir, celui de la préparation, des camps, de la guerre et de la mort. Les souvenirs et les pensées d'Adèm se mêlent au rythme des vagues.

Dans le flux et reflux de la mer, les temporalités se confondent. La tragédie imprime son lyrisme prosodique qui permet, paradoxalement, de mieux cerner le réel. Ici, il n'est pas question de parler de « migrant » mais d'évoquer les exils, l'écheveau de la mémoire, la famille et l'arrachement nécessaire pour grandir ou fuir la guerre. Les images s'entrechoquent : l'arrestation du père, l'oncle Virgile, les femmes farouches et puissantes à l'image de la « sorcière », la Zamti, celle de la montagne, le travail de la mine ; les odeurs de thym et laurier, la frontière, la Méditerranée. « L'époque est tragique, relève Alain Giorgetti, écrire, c'est faire sortir l'alien qui est dans les tripes, on s'allège »

Atemporel, agéographique, anomique, *La Nuit nous serons semblables à nous-mêmes* est né d'une discussion avec sa fille Selma qui, de retour de sa classe de CE2, rapporte que « les migrants viennent ici parce qu'ils sont pauvres et parce qu'ils veulent prendre notre place... »

À la fin de son texte, Alain Giorgetti précise qu'il lui a fallu dérouler à tâtons l'inquiétude de nos vies et raconter de son mieux la succession précise de leur ascendance commune, italienne d'un côté, marocaine de l'autre ». C'est pour « lutter contre l'oubli d'une part et la mauvaise mémoire de l'autre » qu'il a écrit.

Veneranda PALADINO

Le Matricule des Anges, février 2020

La nuit de l'exil

« Je me demande ce qui est en train d'arriver à l'humanité ». Placée en exergue, cette phrase est signée Ozan Kose, le photographe qui a découvert sur une plage turque le corps d'Aylan, ce petit Syrien âgé de 3 ans, mort noyé suite au naufrage du navire qui devait l'amener, lui et sa famille, en Grèce. C'est dans la même position, sur le ventre, face à la mer, que nous trouvons Adèm dans les premières pages du roman : des pages dont la poésie rend plus poignante encore la situation : « Ma colonne vertébrale est un morceau de marbre. J'ai cette horrible impression d'être cloué au sol, de n'être plus qu'un simple bout de chair, un bloc de viande au frigo. Je ne sens plus les parties de mon corps. Ni l'étendue exacte de ma peau, ni la tension de mes muscles, la position exacte de mes os, rien. (...) Tout autour de moi se conjugue et se multiplie par la nuit. Par la structure et la couleur de la nuit, en pleine mer. Liquides, humides, froides. Les choses bougent à peine, remuent mollement comme des laminaires, se font et défont comme des bancs de sable, se décomposent en silence sur des hauts fonds. Le monde entier a la couleur de cette nuit. Une nuit sans prise et sans texture ».

On l'a compris : Adèm n'est pas Aylan. Adèm est un adolescent, il est en vie, peut-être pas pour longtemps : il attend les sauveteurs. Le lecteur peut-être plus encore que lui. Où se situe l'action ? D'où vient Adèm ? Ce n'est jamais indiqué et aucun indice ne peut nous le faire deviner. Ceux avec qui il a vécu, ceux dont il a croisé la route portent des prénoms de toutes origines : l'oncle Virgile. John. Cheng. Amir... La seule chose que l'on sait, c'est qu'il n'y avait qu'un petit bras de mer à traverser, un petit bras de mer qui s'est révélé bien trop vaste. Comme le premier homme dont il porte le nom, Adèm n'est ni d'ici ni d'ailleurs. Il est une sorte d'universel singularisé : l'incarnation d'une tragédie qui se déroule dans l'indifférence et le mépris des autorités politiques.

Étendu sur la grève, Adèm s'inquiète pour Sara, sa sœur, avec laquelle il a réalisé son périple et il se souvient. Comme la mer qui vient caresser son visage, les souvenirs arrivent par vagues, de manière désordonnée. Il y a l'époque heureuse auprès d'un père et d'une mère aimante, il y a les jeux avec Sara, le rêve de devenir menuisier. Il y a les bouleversements politiques, la mort du grand libérateur, les manifestations dans la capitale, les arrestations et les exécutions sommaires, il y a, à l'aube, l'arrestation du père, il y a quelques années plus tard la disparition de la mère, il y a les nouvelles contradictoires apportées par d'étranges messagers, il y a la présence protectrice de M. Dumez, l'instituteur, il y a la fuite, la marche, les camions puis les camps de réfugiés où la bassesse des uns côtoie la grandeur d'âme des autres. Il y a alors l'attente, la survie et la corruption, le rêve de lendemains meilleurs. Il y a enfin les zodiacs, l'embarquement de nuit dans la panique générale, les cris, la brutalité des

passagers, puis la traversée avec « l'infini au-dessus et l'infini au-dessous », les corps entassés les uns sur les autres, l'espoir et la terreur et il y a le naufrage.

Avec son écriture ciselée, sa variété stylistique, *La Nuit nous serons semblables à nous-mêmes* est un premier roman aussi réussi que nécessaire ; nécessaire parce que s'il est vrai qu'une photo suscite plus facilement l'émotion qu'un roman, cela ne dure bien souvent que le temps d'un regard. Avec ce roman, jamais didactique, Alain Giorgetti donne chair à des individus embarqués dans un tourbillon de violence, à des individus qui, à quelques milles de nos côtes, abandonnent tout, non pas avec l'espoir de débarquer au paradis - ils savent tous grâce à Internet que la vie qui les attend sera difficile, qu'ils susciteront le rejet — mais avec l'espoir de tout simplement continuer à vivre.

Éric Bonnargent

Le Républicain lorrain, 20 janvier 2020

La nuit nous serons semblables à nous-mêmes, aux éditions Alma, le premier roman du Strasbourgeois, Alain Giorgetti, originaire de Hussigny-Godbrange, parle des migrations, mais aussi, en filigrane, du Pays-Haut. Dans l'ouvrage, deux enfants fuient une dictature.

Alain GIORGETTI : « Un après-midi d'hiver 2015, rentrant de l'école, ma petite-fille s'assied en face de moi et me raconte la revue de presse effectuée par deux de ses camarades sur le thème des "migrants". Elle me dit : "Tu sais papa, en fait ils viennent parce qu'ils sont pauvres et parce qu'ils veulent prendre notre place". J'ai dû lui raconter son ascendance, italienne d'un côté, marocaine de l'autre. J'ai écrit ce livre pour lutter contre l'oubli, et contre la mauvaise mémoire. »

Dans votre roman, vous brouillez les pistes. On ne sait pas quelle dictature et ses horreurs fuient les deux personnages principaux : la France ?

« Migrer, émigrer, immigrer est un phénomène historique, économique et social, complet et complexe à la fois. Aussi loin que l'on regarde, en arrière comme en avant, le fait est anthropologique par essence, et universel par nature. Le territoire du roman n'est donc pas la France ni même l'Europe, tant il est vrai que la majeure partie des migrations contemporaines ont lieu dans l'hémisphère Sud et que, sur nos rives, il s'agirait presque d'un épiphénomène. Or, le sujet occupe beaucoup de place dans les discours privés et publics, et peu de place dans nos mémoires et nos espoirs. Ce qui est très dommageable pour sa compréhension et pour la nôtre. »

On retrouve beaucoup d'allusions à la Lorraine : mines, casemates, mirabelliers...

« Je ne peux m'empêcher d'être qui je suis, d'être né et d'avoir grandi entre Villerupt, Longwy, Differdange et Esch-sur-Alzette. Le pays des Trois-Frontières est une ligne importante dans l'histoire de France et des pays limitrophes. Ligne de fracture en même temps que nécessaire couture. C'est là que ma conscience politique et morale s'est forgée dans les années 1980. Là où j'ai compris que ce sont les immigrés qui ont construit la France, depuis Clovis jusqu'à nos jours. Où j'ai compris que le racisme est l'antichambre de la guerre et que l'identité est un concept à manipuler comme la nitroglycérine. »

Vos origines ont nourri ce livre...

« Difficile, pour un citoyen français comme moi et comme nombre d'habitants du Pays-Haut, de ne pas penser à leurs parents en voyant les épreuves que traversent aujourd'hui les émigrants en Méditerranée, au Sahel, en Australie ou en Chine... Difficile également de ne pas rester interdit lorsqu'on se souvient du travail héroïque des garde-côtes italiens lors de l'opération Mare Nostrum, que l'on pensait parfois proches du Prix Nobel de la Paix, et de constater que ce sont les mêmes agents, à bord des mêmes bateaux qui désormais repoussent les embarcations migrantes vers la côte libyenne, et leurs passagers vers des camps dont nous savons les risques et les horreurs, notamment pour les femmes et les enfants... Là encore, nous sommes tous collectivement et individuellement assaillis par cette langue de bois dictée par des communicants et validée par des élus, voire par certains journalistes d'opinion, au titre d'un story telling qui en revient toujours au même, c'est-à-dire, à un rejet rationalisé de l'Autre, et dont le corollaire prend les formes de la peur, du repli identitaire et du racisme. À savoir le strict contraire de ce que la France a pu vivre au cours de son histoire mouvementée. »

L'Humanité, 30 janvier 2020

Telle la laisse de mer

Dans la petite vague des premiers romans qui paraissent en cette rentrée d'hiver, celui-ci se tient assurément sur la crête. Par la force de son sujet et plus encore peut-être par sa manière. Dans un dernier chapitre, significativement intitulé « lignes de suite », l'auteur revient sur l'affirmation régulièrement assénée qu'« une image vaudrait de fait mille mots ». Autrement dit que la langue et la littérature ne posséderaient ni la capacité d'éclairage ni la puissance d'impact d'une photo. Il pensait en l'espèce à l'instantané pris le 2 septembre 2015 sur une plage de Bodrum

en Turquie. Un petit garçon de trois ans, Alan Kurdi, originaire de Kobané, gisait sans vie sur le sable. Le document fit le tour du monde.

Au début du roman *Adèm*, le narrateur, se retrouve pareillement allongé face à la mer. Il lui semble être là « depuis une éternité ». C'est qu'il vient de parcourir, en compagnie de sa sœur jumelle Sara, trois mille kilomètres depuis leurs chères montagnes natales. Les deux jeunes gens avaient échoué dans un camp, puis avaient embarqué pour une terre qu'ils espéraient plus douce à leurs existences. Le bateau surchargé avait chaviré. Cette histoire horriblement banale, Alain Giorgetti l'élève à la hauteur d'un véritable poème élégiaque. En grec ancien, « *elegeia* » signifiait « chant de mort ». A l'approche de la fin, c'est la vie qui de bouleversante façon revient ici déferler dans les pensées d'Adèm. Des souvenirs d'êtres aimés, de lieux, de paysages. Un pays sans nom sous la férule d'une dictature militaire, un père communiste déporté, une mère partie à sa recherche. Tous deux maintenant au fond d'une fosse. Des grands-parents prenant le relais, un instituteur résistant, à leur côté. Des scènes de la vie insouciantes d'avant, le grand châtaignier depuis lequel Adèm et Sara pouvaient admirer la vallée en contrebas, les photos sur le bahut, les visiteurs, l'argent remis par les grands-parents pour payer les passeurs... Un tableau de vaste ampleur se compose, qui mêle le présent -la nuit épaisse, la froideur du sol, le roulement de la mer-, des visions du passé et des hallucinations. D'une considérable richesse et d'une profondeur rare, sans commune mesure avec une image, même bouleversante. La tragédie de l'exil se donne magistralement à voir et à comprendre dans cette saisissante fiction qui, telle la laisse de mer, infinité de dépôts venus du large, nous la restitue en de multiples fragments.

Jean-Claude Lebrun

INTERNET

Blog de Marc Villemain, 26 février 2020

http://www.marcvillemain.com/archives/2020/02/26/38057741.html?fbdid=lwARol4LViOd6zK84HjV1CopQaSYMsX3UOtdS1xUSBgJAEntsK_8ecnTZQ

Nous aurions tort, je crois, de trop chercher dans ce très beau, vraiment très beau premier roman d'Alain Giorgetti, matière à nourrir ou étayer notre seule colère contre le cours du monde ; disons que nous risquerions alors de passer à côté d'autre chose. Car si l'auteur puise assurément son mobile dans la révolte et le chagrin qu'inspire l'abandon de ceux qui, fuyant d'authentiques dictatures, viennent s'échouer voire périr sur nos côtes, son intention embrasse le temps bien au-delà du nôtre. Au point qu'on aura la sensation parfois de lire quelque grand texte tragique à vocation immémoriale.

C'est ainsi que, pages après pages, souvenirs après souvenirs, c'est bien l'épopée humaine tout entière qu'à travers le destin d'Adèm, échoué sur le sable glacial d'on ne sait quelle grève occidentale, le lecteur aura parfois le sentiment de traverser. Mais sans grandiloquence, et c'est tant mieux : si son évocation des traits dictatoriaux caractéristiques m'a parfois semblé un peu attendue, Alain Giorgetti n'est jamais aussi convaincant que dans le récit prévenant, soucieux, délicat qu'il fait des intimités bouleversées ou malmenées. Dans une langue à la fois simple et lyrique, une langue dont on pourrait presque éprouver la matière, l'épaisseur, le suint, une langue en somme que l'on sent venir de loin, le roman d'Alain Giorgetti donne finalement plus à sentir, frissonner et frémir qu'à penser. Ce n'est, selon moi, pas le moindre des compliments.

Marc Villemain

Je me livre, 9 février 2020

<https://frconstant.com/.../la-nuit-nous-serons-semblables-a-.../>

Une petite merveille que ce roman qui nous dit tout à la fois la singularité de chaque parcours de migrants et l'universalité de ceux-ci. Alain Giorgetti, funambule des mots, se tient en parfait équilibre entre le manque total de précisions de lieu, de temps ou de personne qui ouvre à l'universalité et le souci du détail qui, à tout moment, replace le lecteur face au personnage, à l'endroit et à l'époque des souvenirs, constats ou espoirs évoqués.

Avec une maîtrise parfaite du souffle respiratoire du lecteur, l'auteur lui donne d'accompagner Adèm dans les seules certitudes qui soient : le jour succède à la nuit et chacun doit se relever et faire face au paysage. Non seulement, Alain Giorgetti nous parle d'un instant qui dure une nuit, moins même, le temps d'une marée qui vient mourir sur un rivage mais, en même temps, par ce roman, il nous raconte la vie entière, le quotidien d'aujourd'hui, celui d'hier ou l'espéré de demain. Derrière le visage d'Adèm, couché sur la plage, cet enfant devenu trop tôt presque adulte, qui a froid, dont les yeux se piquent de sable, d'écume et de givre, les membres s'engourdissent et les pensées filent d'hier à demain en tentant de comprendre aujourd'hui, il y a tous les visages, chacun unique, de tous ceux qui ont migré, qui se déplacent de nos jours ou l'envisageront demain. Ces trajectoires singulières ont toutes pour dénominateur commun l'appartenance à une Humanité qui se dérègle, dysfonctionne, retarde sur l'instant T à vivre et pousse les assoiffés d'espoir sur les routes de l'exil, de la soumission acceptée aux passeurs et vers des rencontres dont il faut toujours se méfier alors même qu'elles sont chaleureuses et profondément humaines ... parfois.

Au cœur de l'horrible, ce livre touche avec délicatesse et poésie à l'intime et au collectif de l'Être. Il aborde le temps comme un temps à vivre. Un vrai bonheur, une interpellation de première nécessité !

Si tous, moi non, 1^{er} février 2020

<https://pamelaramos.fr/resistance-a-la-nuit-alain-giorgetti-et-son-roman-refuge/>

Résistance à la nuit

Le roman tout entier d'Alain Giorgetti est trempé de mer, de son fracas, de son éternel roulement, de son implacable puissance, de son érosion inéluctable si l'on y trempe trop longtemps. Il aspire, conduit, brasse et tue à petit feu, lentement. Il brûle la peau, les poumons, les yeux, glace et condamne, et surtout, il bruit de tous les morts du monde, à en devenir assourdissant. Bien souvent, en haute lecture, ballotté dans les paragraphes serrés, nous avons perdu de vue le rivage rassurant du chapitre depuis longtemps, nous n'avons aucune bouée de blanc, le moindre retour chariot pour nous accrocher et souffler, il faut partir avec, retenir son souffle et endurer. Le roman tout entier d'Alain Giorgetti est une marée qui avance.

Son personnage central, le jeune Adèm, est échoué sur le rivage, de nuit. La traversée qu'il a entamée avec sa petite sœur semble s'être mal terminée, mais nous n'en savons pas grand-chose, lorsque le récit commence. Il a froid, du mal à bouger, essaye de ne pas s'endormir et de rassembler ses forces pour se redresser, en attendant les secours. Par une naturelle et diabolique présence d'évocation, poétique, mais surtout narrative, l'écrivain n'a pas besoin de beaucoup de lignes pour nous transporter en l'instant dans ce corps immobile, épuisé et meurtri, en lutte contre la nuit qui va bien finir par se lézarder d'espoir et apporter un matin neuf, vibrant. Comme Adèm, nous ne savons pas où nous sommes, mais le danger guette et pour tenir, avant de savoir qui de la nuit ou du jour va triompher, il va falloir se rappeler d'où nous venons.

Adèm déroule alors le fil de sa courte existence, espérant que sa mémoire imprimera son histoire dans le vent, et que portée par l'invisible bienfaisance du recommencement, elle sera déposée sur le bureau du Strasbourgeois Giorgetti, dont la tâche immense sera de la recomposer au vol, alors qu'il attend lui aussi, minute par minute, que quelqu'un trouve Adèm et lui porte secours.

Appelé au milieu de la nuit, Alain Giorgetti, qui prend suffisamment au sérieux les mythes et les signes pour s'en faire le prodigieux interprète, transcrit et reconstitue le destin d'une famille à travers le souvenir qu'en conserve religieusement ce fils doré, dont le cœur et les respirations ont su émouvoir le vent. Si c'est bien tout ce que peut la littérature, elle est néanmoins la seule à le pouvoir : la porosité d'une âme à une autre, doublée de la capacité de lui rendre justice, le tout nimbé d'un amour fou qu'il est impossible de contrefaire crève un passage dans les veines du lecteur, éclate cet

autre, fictif, dans nos pupilles, contre notre poitrine pour qu'il s'y déploie et nous colonise, que jamais plus on ne puisse le désapprendre, l'oublier.

Le roman tout entier d'Alain Giorgetti confine à la voyance. Le contact s'établit, et nous marchons Adèm, nous pleurons, mangeons Adèm, nous le redressons, lui qui n'y arrive plus et enfin, nous comprenons tout. Ce que nous faisons là, qu'on nous a vite sommé d'oublier, ce qu'il est nécessaire que nous persistions à écouter, à apprendre. A quelle espèce péniblement complexe nous sommes à jamais liés, ce que le vice, érigeant la base-même de notre globalité, nous a pris, qu'il ne nous rendra jamais, qu'il faudra retourner arracher. Enfin, nous comprenons tout. Tout ce à quoi nous avons été contraints de renoncer, à quoi il convenait de s'habituer, devant quoi nous n'avions plus que nos pauvres cabanes personnelles, fragiles et malmenées par les sarcasmes d'un gouffre entier, dévorant tout sur son passage, promettant de nous faire basculer comme les autres. Cette pauvre cabane comme résistance à la nuit, dans laquelle nous tenions comme il était encore possible de la tenir, au sec, la flamme de la bougie, au cas où quelqu'un viendrait, et en aurait besoin.

Ce que peut la littérature d'Alain Giorgetti, qui, et c'est à n'en pas croire ses yeux, n'avait pas publié de roman avant celui-ci, mais des textes courts, en ligne, comme le sonar persistant d'un sous-marin inconnu qui tarde à apparaître, ce que peut la littérature de Giorgetti, le journalisme militant a échoué à le produire, et c'est fort heureux, car le journalisme est un métier, et que les plus grandes questions de l'existence ne doivent pas être remises fébrilement entre les mains uniques, autoritaires, de professionnels de la pensée faisant carrière, et le militant – surtout du dimanche, envahit de ses algues naturelles mais toxiques en si grand nombre toutes les plages mentales depuis qu'Internet lui a permis de proliférer, qu'il a fini par tout étouffer et contraindre, violenter les appétits de nuances, de trajectoires mouvantes, de paradoxes aussi splendides qu'au temps des Stoïciens. Tous motivés qu'ils seront à accomplir leur tâche, ils ne peuvent pas s'extraire du tableau, ce n'est d'ailleurs pas ce qu'on leur demande, ils ne peuvent décanter, démontrer au-delà de stériles effets de chiffres ou d'amoncellements de larmes et de chiffons délavés, de clichés muets d'horreur stupéfaite, ne dépassant jamais sa propre sidération pour immédiatement enchaîner avec la sidération suivante, et la répétition sans âme des faits absurdes et manipulés ne laisse le lecteur qu'à la bêtise éventrée, le cœur en

lambeaux et le cerveau essoré, la réaction prompte pour masquer le vide absolu, l'inconséquence de soi lorsqu'on n'a plus une minute pour se construire, écroulé sous les injonctions à absorber le venin de ces informations contre lesquelles, pour lesquelles, avec lesquelles, hors desquelles, à côté desquelles nous ne sommes rien, nous ne pouvons rien, nous ne pensons rien. Et fort heureusement encore, la littérature n'est pas un métier pour Alain Giorgetti : il a de bien meilleures raisons de déchaîner le rouleau inexorable du destin d'Adèm, de sa famille, de ce que l'on devient. La grâce qu'il touche, il ne lui aura pas fallu moins de cinq ans (et ceci, sans compter la rumination précédant la rédaction, qui ne peut être convenablement datée) pour l'appivoiser et la coucher, aidé par des lecteurs de l'ombre – il y en a toujours – et une équipe d'édition qui ne s'y sera pas trompée : ce qui va réussir, enfin, ici, collectivement ou en solitaire, ne sera ni plus ni moins qu'une démonstration supplémentaire de la supériorité de la littérature en toutes choses, même les plus risquées, même les plus prétendument actuelles, et surtout, même celles dont on n'imagine plus – à tort – qu'elles puissent échapper au joug infernal de l'immédiate frénésie informationnelle.

Car enfin, il faudra bien se décider à contrecœur à écrire les termes, ce n'est pas un *roman sur les migrants. Pour l'accueil des migrants. Contre le fascisme et la dictature. Pour l'humanité.* Que ceux qui s'enduisent encore de ces huiles bronzantes pour la bonne conscience remontent leur string. Ils n'intéressent plus personne depuis longtemps. La récupération sera trop tentante, surtout pour celles et ceux qui n'ont pas le temps d'en penser, profondément, quoi que ce soit. Les émotifs en série, jamais prêts à amorcer le moindre changement littéral de vie, pourront le brandir en soirées, et briller à peu de frais d'une belle et saine humanité sans conteste. Qu'importe, l'écrivain le sait. Ces idiots utiles, dans leurs gesticulations désincarnées, charrient les graines qu'ils plantent à leur insu, l'écosystème en a besoin. Sans qu'ils ne s'en sachent jamais les artisans, la sincérité et la vérité jaillissent dans leurs pas, derrière eux, cueillies et honorées par de plus étranges, qui ne portent pas d'étiquettes, ne suivent aucun programme, mais savent reconnaître ce qu'il faut garder précieusement, que les ignorants gaspillent.

Non, le premier roman d'Alain Giorgetti n'est pas un manifeste, un tract ou une tribune. *La nuit nous serons semblables à nous-mêmes* est un roman de mer, de

voyance et de consolation, d'amour, de défi et de mémoire. Un chant déjà sacré qui répond au-dessus des hommes d'aujourd'hui à ceux d'il y a mille ans, un voyage en littérature auprès de la puissance des mots, du respect de nos morts et de la prescience de tous ceux à venir, accueillis ou non. De ces livres qui isolent un peu mieux la cabane, et rétablissent l'édifice personnel, sans cesse à surveiller.

Ce qui signe d'entrée de jeu le sérieux de l'affaire, à qui nous allons avoir affaire, c'est la pureté du style. On aura du mal à reconnaître une langue classique, elle semble traduite d'une langue ancienne, la langue des oiseaux, comme le disait Virginia Woolf du grec ancien. Il est réconfortant, profondément gratifiant de plonger dans une prose sans aucun relâchement, contenue comme un sanglot qui ne servirait plus à rien, dernière dignité bouleversante de celui qui se peigne bien le jour où il va être exécuté. La rage a déposé au fond du flacon, elle constitue la forte saveur du breuvage mais sait tenir sa place, le lyrisme d'un cœur éperdument brisé affleure, il s'invite avec pudeur pour éclairer les tableaux successifs qui reviennent en mémoire au narrateur, mais il n'engorge rien, il repart aussitôt identifié. Le paisible déroulement des faits, non linéaires, prend racine dans une délicatesse moins tourmentée par la fatalité que décidée à lui désobéir, sourire en coin et secrets dans la poche. La morbidity, le voyeurisme, le misérabilisme n'ont aucune place, malgré les disparitions violentes et les épreuves successives qui frappent les protagonistes de cette Nuit. Il semble qu'ils n'aient pas même effleuré l'esprit d'Alain Giorgetti. Il raconte des vies qui n'avaient pas prévu de s'échouer, ni prévu de se raconter, qui n'avaient en aucun cas de fonction punitive ou culpabilisatrice. Des vies qui ont tenu exactement le chemin de leur courage et de leurs valeurs, inconscientes d'avoir à se positionner par rapport aux nôtres, à ce qu'il faudrait que des inconnus, plus loin, en pensent. Des fragments ne s'imaginant pas autres, morceaux de la grande partition qui décrit la musique finale, qui, paraît-il, nous est jouée lorsqu'on peut enfin en juger, une minute avant notre propre mort.

C'est bien toute la beauté du geste littéraire, lorsqu'il paraît impensé et jailli de l'inspiration première. Le dérisoire de donner vie à un Adèm, à sa sœur, ses parents, ses amis, au moment où tout semble sur le point de la reprendre. Epictète disait à ses disciples « ton enfant est mort ? Ne dis pas que tu l'as perdu, dis que tu l'as rendu. »

Rendre à la grande narration mondiale ses enfants, ses innocents, ses martyrs, c'est peu de choses. Cette coquille, toute petite coquille qu'on colle à notre oreille nous révèle pourtant ce que nous ne devons jamais oublier, aussi tentant que cela puisse paraître. C'est une consigne venue des dieux anciens.

Et les grands lecteurs du monde savent très bien ce qu'il en coûte d'enfreindre une règle sacrée. Cela a donné la technique, avec Prométhée, la prolifération des machines, dans le chaos de la concurrence mondiale. Depuis, nous ne devons plus vivre mais survivre, en nous méfiant des enfants des autres. Et nous ne pleurons plus cet état depuis longtemps, il est entériné. Il a triomphé. Il est bien tard, dans cette grande histoire.

Mais le roman de Giorgetti est un coquillage, seul dans le sable sale, qui luit. Dans une boucle impossible des temps immémoriaux, un enfant ignorant le trouvera et le portera à l'oreille. Il est possible qu'alors, cet être s'en trouve changé. Quel autre pari peut faire celui qui prend la plume ?

Paméla Ramos

Tlivres? Tarts ?, 28 février 2020

<http://tlivrestarts.over-blog.com/2020/02/la-nuit-nous-serons-semblables-a-nous-memes-d-alain-giorgetti-6.html>

La rentrée littéraire de janvier 2020 nous réserve de très belles surprises comme ce premier roman d'Alain GIORGETTI dont la plume est absolument remarquable.

Adèm est allongé, dans le noir, au bord de la mer. Il nous parle d'espoir, d'attente aussi, du jour, de la nuit, de la vie, de la mort. On soupçonne dès les premières lignes qu'il n'est pas là, en vacances, et qu'il ne sort pas d'un bain de minuit, non, sa situation est tragique et effroyable mais là commence toute l'histoire.

Alain GIORGETTI s'est largement inspiré de la photographie du petit Aylan, 3 ans, kurde, découvert mort sur une plage de Turquie, le 2 septembre 2015, largement médiatisée.

Porté par cette photographie, l'écrivain nous plonge au coeur d'un homme, il nous en livre une véritable introspection. Au fil de la vie du garçon, le narrateur, qui, avec sa soeur, sont tous deux écorchés par la vie dès l'enfance, élevés par leurs grands-parents, en partance pour un avenir meilleur, Alain GIORGETTI va égrener les sentiments comme autant de perles venant composer un collier. Tour à tour, il va

décrire les moments de joie, d'intense bonheur, de complicité, de chaleur humaine, et puis ceux d'une profonde tristesse, du désarroi, de la peur, de l'ignominie humaine.

La mémoire est un paradoxe vivant. Elle entasse les joies et les peines comme des bibelots sur des étagères. Impossible de faire correctement la poussière sans tout déplacer, sans rompre les liens invisibles dont elle est tissée. P. 15

Ces sentiments, ce sont ceux d'un jeune homme au parcours initiatique chahuté, ils pourraient être ceux de tous ces mineurs isolés qui font notre actualité.

L'écrivain évoque un pays d'origine en guerre, un pays où le droit de manifester contre le régime est réprimé, un pays où la dictature oblige les hommes à se taire. Il parle de la guerre, celle-là même qui réduit plus encore la condition des femmes :

Même lorsque la guerre n'est pas exactement la guerre, la violence pas exactement la violence, les femmes demeurent les premières victimes du pouvoir, quel qu'il soit nous avait dit un jour notre instituteur. P. 41

Si Alain GIORGETTI m'a profondément émue avec le destin de cette famille, il m'a aussi beaucoup touchée avec la vie du camp, organisée et hiérarchisée comme la vie en société. Cette lecture m'a profondément rappelée celle de X de Victoria HISLOP. C'est un peu comme si l'humain, quel qu'il soit, où qu'il soit, incarnait naturellement la notion du pouvoir. Inlassablement, il y a les dominants et les dominés, les passeurs et les migrants, les manipulateurs et les victimes. Etre pieds et mains liés relève juste de l'indicible, et pourtant, Alain GIORGETTI trouve les mots, signe d'un immense talent.

L'auteur nous livre une odyssee, éminemment romanesque. Il fait du narrateur un personnage hors du commun, un héros, peu importe de quoi sera fait son avenir. Le roman est mené tambour battant, le rythme est soutenu, l'émotion à fleur de peau. La qualité de la plume est profondément belle, attendrissante et poétique à l'envi :

Ma mémoire est comme neuve. Et je suis capable d'attraper le moindre souvenir au collet, que ce soit à l'aide d'une corde de piano ou d'une brindille, disait-elle. P. 247

Alain GIORGETTI honore le travail d'un photographe turc, Ozan KÖSE.

Mais je dois bien l'avouer, j'ai vu aussi dans ce roman un propos militant. Alain GIORGETTI a une bonne cinquantaine d'années, ma génération, il dénonce avec vigueur la société internationale du XXIème siècle, celle-là même qui continue d'oppresser les hommes, les oblige à affronter vents et marées, à la vie à la mort. J'ai été profondément touchée par ce plaidoyer, le cri du coeur d'un homme que

l'actualité révulse et qui pourtant, porte un propos attendrissant sur l'humanité, éveillé qu'il est personnellement par le propos naïf d'une enfant, sa propre fille de X ans qui, au retour de l'école, lui raconte ce qui pourrait relever de l'anecdote... C'est une lecture coup de poing !

Une nouvelle fois, un immense bravo à cette maison, Alma éditeur, que je remercie pour ce très beau cadeau. Elle a du flair pour repérer de jeunes talents et permettre à des primo-romanciers de mettre en lumière leur écriture. Je souhaite à Alain GIORGETTI une très belle carrière d'écrivain, regardez ce que vit Lenka HORNAKOVA-CIVADE !

Charybde 27, 28 janvier 2020

<https://charybde2.wordpress.com/2020/02/01/note-de-lecture-la-nuit-nous-serons-semblables-a-nous-memes-alain-giorgetti/?fbclid=IwAR27LeB1HCUTtbIvg1K-x9jVffOg14Ojg6L93FMoq71mEiFMuU6DI6kUOSk>

En nous proposant le récit rétrospectif, à la fois terriblement réaliste et curieusement poétique, de l'évasion d'un jeune réfugié et de sa petite sœur, d'enfance heureuse mais peu à peu menacée en campement d'attente et en traversée maritime périlleuse, Alain Giorgetti a réussi une formidable synthèse littéraire, fusionnant avec rigueur, tendresse et ferveur, aussi bien les textes traitant de fuite et de passage (on songera par exemple aux excellents « L'autre côté » de Léo Henry, « Le dernier voyage de Sindbad » d'Erri de Luca ou « Le voyage de Hanumân » d'Andreï Ivanov) que ceux, plus rares actuellement sans doute, qui redonnent un passé, une enfance, une famille et un contexte détaillé à celles et ceux qui fuient la guerre, la dictature sauvage ou la pauvreté endémique. En recréant pour nous un possible Kurdistan d'enfance jamais nommé, une toile de fond socio-politique digne de la poésie de Nâzım Hikmet et une complexe tendresse quotidienne rappelant parfois celle de Seyhmus Dagtekin, l'auteur nous rappelle, en étroite communion avec une nature enchantée comme avec un parcours barbelé que, derrière l'effroi orchestré par les citadelles prétendument assiégées d'Europe et d'Amérique, derrière les profits accumulés au long du chemin par les opportunistes de tout poil (du seigneur de la guerre libyen au fabricant d'appareillages policiers français en passant par le mafieux turc ou le pêcheur grec reconverti dans le plus lucratif), les réfugiés véhiculent chacune et chacun leur histoire profondément intime, sociale, politique et avant tout humaine. Une lecture précieuse, à coup sûr, d'une beauté étonnante et cruelle, qui mérite absolument l'expression consacrée du coup d'essai devenu aussitôt coup de maître.

Tribune livres, 9 janvier 2020

<https://www.tribunelivres.com/post/la-nuit-nous-serons-semblables-%C3%A0-nous-m%C3%A0mes-alain-giorgetti>

Alain Giorgetti n'écrit pas sur "les migrants", il n'écrit pas "sur" Alan Kurdi (l'enfant retrouvé mort sur une plage de Turquie en 2016. Certes le narrateur s'exprime à la première personne. Mais aussitôt écrit, le terme de "narrateur" m'apparaît peu approprié. Sans doute serait-il plus juste de parler de "voix". Non pas que le texte soit désincarné, bien au contraire, mais ce n'est pas une narration, bien plutôt un chant. C'est un personnage gisant sur une plage qui monologue : Il dit sa fuite loin de son pays, les camps et les passeurs, le naufrage. Il dit aussi la vie de ses parents, de ses grands-parents, leurs engagements, la prison, les mauvais traitements. De manière très réaliste. Mais il emmène aussi le lecteur au-delà des circonstances réalistes et historiques pour donner au récit une puissance qui dépasse le "ici et maintenant". Ce n'est ni édulcorer, ni "faire de la littérature" mais bien au contraire donner une dimension universelle à ces questions d'actualité en même temps intemporelles, toujours sans réponse. Elles nous bousculent, nous interpellent et nous font réfléchir aujourd'hui.

Le texte ne nomme pas le pays dont Adèm s'est échappé. Cette absence de références empêche l'approche superficielle, celle qui permettrait de "situer", mais en même temps de réduire la portée. Il n'est pas important de savoir où cela se passe, parce que cette histoire, c'est finalement celle de milliers d'hommes et de femmes. Il est question d'exil, de toute forme d'exil.

Alain Giorgetti démontre encore ici, - s'il le fallait ! - que la littérature détient le pouvoir de dire le réel, sans concessions, - fût-il le plus noir et le plus désespéré - dans une langue et un travail éminemment littéraires. Bien sûr que la forme du monologue n'est pas vraisemblable ! L'auteur se tient pourtant à ce choix d'écriture, qui pourrait paraître périlleux : il donne la parole à un adolescent mourant sur une plage après le naufrage du bateau censé l'amener avec sa sœur vers une vie libre et meilleure. Un adolescent qui s'exprime de très belle manière. Mais c'est précisément ce qui fait la singularité et la force du texte : l'auteur le place ainsi au-delà des conventions d'écriture et en fait un poème qui dépasse le circonstanciel. Pourtant à aucun moment, on ne s'éloigne du terrible sujet de l'exil et de la migration, dans leurs aspects les plus concrets. Comme Ozan Köse, photographe à l'AFP, qui a découvert

l'enfant mort sur une plage de Turquie en 2016, (et que cite l'auteur en exergue) on s'interroge, chacun : "Je me demande ce qui est en train d'arriver à l'humanité."

Dans les « Lignes de suite », à la fin du livre, Alain Giorgetti mène une analyse sur les images, pour rappeler entre autres leurs limites et il fait référence au bref essai de Marielle Macé (publié chez Verdier en 2017 et dont on ne saurait trop recommander la lecture) : "Prenons l'exemple des photographies et autres reportages sur le camp de réfugiés du quai d'Austerlitz en 2017, offrant, me semble-t-il, tellement moins d'intelligibilité, de chair, voire d'informations factuelles que la tentative de compréhension, de dépliage, de déploiement sensible qu'en fait, dans les pages de *Sidérer, considérer*, Marielle Macé." De l'image à la réflexion qui n'exclut pas l'émotion, ou l'indignation, bien au contraire, mais ne les laisse pas stériles.

Mémoire et transmission

Incapable de bouger et sentant le froid le gagner, Adèm se remémore sa vie d'enfant et d'adolescent. Ainsi vont s'entrelacer moment présent, souvenirs de la vie d'avant, joyeux ou douloureux, épisodes du voyage. Le texte est aussi une réflexion sur la transmission. Son grand-père sentait cette urgence : "C'était comme s'il avait compris tout ce qui allait arriver ensuite. il parlait tout le temps. Il avait mille choses à me dire, mille autres à m'expliquer, mille autres à m'apprendre qu'il ne faudrait pas oublier. Une frénésie de paroles grand-paternelles. Un déluge, une avalanche déclenchée en altitude. Il ne pouvait plus regarder une touffe d'herbe, un nuage sans me raconter quelque chose. Une fleur, un lichen, une trace, un bruit, une sensation sur la peau. Tout lui était prétexte à palabre, et je devrais dire à transmission."

Lorsqu'on quitte son pays, sa vie, on perd ses attaches, ses repères. Le passé devient présent, ce dont on se nourrit, nécessaire plus que jamais quand tout est perdu. La composition tisse aussi de manière intime le destin d'une famille avec celui du pays où elle vit : elle permet de mettre en perspective ce qui constitue le point final d'une longue histoire. À travers ces vagabondages de la mémoire, au gré de ces réminiscences, sur cette plage, le caractère inéluctable des événements face auxquels les personnages sont impuissants apparaît avec force.

Un magnifique roman sur l'exil et la mémoire, dont l'écriture poétique transcende lieux, temps, Histoire et histoires, et suscite émotion et réflexion.

Evelyne Sagnes